

« En magie, demander c'est obtenir » Étude du concept d'agentivité discursive dans *Les Sorcières de la République* de Chloé Delaume

Lucile Mulat

Number 12, 2019

Des Mouffettes d'Atropos aux Sorcières de la République : le parcours et l'oeuvre de Chloé Delaume

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1089092ar>

DOI: <https://doi.org/10.21083/nrsc.v0i12.5096>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

University of Guelph, School of Languages and Literatures

ISSN

2292-2261 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mulat, L. (2019). « En magie, demander c'est obtenir » : étude du concept d'agentivité discursive dans *Les Sorcières de la République* de Chloé Delaume. *Nouvelle Revue Synergies Canada*, (12), 1–8.
<https://doi.org/10.21083/nrsc.v0i12.5096>

Article abstract

In her last novel, *Les Sorcières de la République*, Chloé Delaume imagines a society run by women who overthrew the French government – judged too patriarchal and oppressive – after having been given magical powers by the Olympic goddesses. If the plot seems whimsical, the use of the witch figure, producer of incantations and spells, provides a way to illustrate the idea that power to act can be seen as fundamentally linked with our ability to talk. This article attempts to analyse how this discursive agency is built in the text by examining the witch voice in detail, starting from the representation of the witch itself (the issuer) to the space where her words resonate.

© Lucile Mulat, 2020



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

é
rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

« En magie, demander c'est obtenir » : étude du concept d'agentivité discursive dans *Les Sorcières de la République* de Chloé Delaume

Lucile Mulat
University of Toronto
Canada

Je suis un corps femelle par lequel se racontent les vérités
anciennes qui survécurent au feu. Ma bouche s'est faite
légion; mes questions, ovipares.

Les Sorcières de la République, Chloé Delaume

Ainsi parle la Sibylle appelée à la barre en 2062 afin d'expliquer comment le Parti du Cercle, plaçant les femmes au pouvoir, s'est constitué gouvernement de la France quarante-cinq ans plus tôt. L'enjeu du procès dont elle fait l'objet est de lever le voile sur les trois années d'amnésie qui ont suivi l'élection du parti et acculé le pays à un état de névrose sans précédent. Sommée à parler par le Président de la VII^e République, Barnabé Plouguel-Castelain, la Sibylle accepte de revenir sur ce qui a conduit à l'amnésie nationale – le « Grand Blanc » – et à l'anéantissement du Parti du Cercle. Tout en retraçant l'histoire du Parti depuis ses origines, son récit l'amène à revenir sur le commencement même de l'Histoire. L'élection du Parti du Cercle et l'avènement du peuple de sorcières qui en a résulté sont alors justifiés par l'oppression et les abus dont, depuis les premiers temps, les femmes sont victimes. S'appliquant à démanteler l'idéologie patriarcale toujours en place en 2017, les femmes à la tête de ce parti déploient de façon spectaculaire leur agentivité. L'agentivité, comme le rappelle Barbara Havercroft dans son article « Quand écrire, c'est agir », « implique une interaction complexe entre le sujet féminin et sa société, dans la mesure où ses actions sont susceptibles d'apporter des transformations sociales sur le plan des normes, des limites, des possibilités et/ou des contraintes » (Havercroft 94); dans *Les Sorcières de la République*, ces actions sont avant tout langagières. En effet, de la figure de la Sibylle, prophétesse, à celle de la sorcière, jeteuse de sort, la performativité de la parole se présente, dans le roman de Chloé Delaume, comme la base de l'agentivité féminine. Définissant d'abord ses personnages féminins comme des « sujets discursifs », l'autrice se rattache à certaines idéologies féministes dont celle de Susan Hekman. Dans son essai « Subjects and Agents: The Question for Feminism », cette dernière définit et présente « the discursive subject » comme un moyen de dépasser les conceptions modernes et dichotomiques du sujet (en particulier celle du sujet cartésien, fondé sur une identité immanente, qui s'oppose à celle d'un sujet socialement construit). À ce propos elle affirme que:

The discursive subject redefines agency in a way that explodes the boundaries imposed by the constituting/constituted dichotomy. It does not entail reference to a prediscursive "I" but, instead, entails that subjects find agency within the discursive spaces open to them in their particular historical period. (Hekman 202)

Afin de démontrer comment cette définition du sujet discursif coïncide avec celle des sorcières delaumiennes, je me propose d'analyser ces figures parmi lesquelles s'impose la Sybille, présentée comme l'ultime sorcière de la République disparue. Mon objectif est de rendre compte du pouvoir de leurs discours au sein d'un univers qui, quoique fictif, se laisse facilement reconnaître, par le jeu de références multiples, comme une représentation satirique de la société française actuelle.

Une sorcière d'un nouveau « genre »

Sans doute faut-il commencer par souligner l'originalité de la sorcière delaumienne qui se manifeste d'abord dans le roman sous les traits de la Sybille. Dépourvue de nom propre, ce personnage s'appréhende à travers son statut de prêtresse qui l'inscrit dans une temporalité bien antérieure aux chasses aux sorcières et au christianisme. Ne cessant de répéter son âge, deux mille neuf cent treize ans, la Sibylle insiste : « Je suis née il y a si longtemps qu'on nomme ça l'Antiquité. » (*Sorcières* 47). Si la boutade – très caractéristique de l'écriture delaumienne – fait sourire, les rappels multiples concernant l'origine millénaire de la Sybille permettent à l'autrice d'affilier son personnage à une sorcellerie dite « classique ». J'emprunte ici le terme à Guy Bechtel qui dans son ouvrage *Les quatre femmes de Dieu : La putain, la sorcière, la sainte & Bécassine*, différencie deux types de sorcellerie : la première, donc, « classique » qui provient de l'Antiquité et qui donne à la sorcière un statut

institutionnel, la deuxième dite « diabolique » qui voit notamment apparaître la figure du démon avec qui les femmes copuleraient au cours de sabbats pour obtenir leur pouvoir (Bechtel 120). En faisant de sa sorcière une pythie, Delaume s'assure de ne pas donner une origine démoniaque aux pouvoirs de celle-ci. D'ailleurs, la source de sa magie est clairement identifiée par la Sibylle elle-même, qui stipule que ce sont Héra, Déméter, Hestia, Artémis, Athéna et Aphrodite – les déesses fondatrices du premier cercle – qui l'ont élue à son rang de grande prophétesse. Cette conception « classique » de la sorcière, détachée du christiannisme, fait également écho à celle qu'en donne Jules Michelet dans son texte *La Sorcière* où il affirme que :

Une religion forte et vivace, comme fut le paganisme, commence par la sibylle, finit par la sorcière. [...] La sibylle prédisait le sort. Et la sorcière le fait. C'est la grande, la vraie différence. Elle évoque, elle conjure, opère la destinée. [...] Elle a déjà les traits du Prométhée moderne. En elle commence l'industrie, surtout l'industrie souveraine qui guérit, refait l'homme. (Michelet 2)

Dans cette définition, on remarque que la Sibylle voit d'une certaine façon son agentivité bridée comparée à celle de la sorcière; elle « préside » là où la sorcière « fait » et a le pouvoir de transformer la société des hommes. Des échos de cette distinction sont perceptibles dans le roman de Delaume, puisque la Sibylle a en effet très peu de pouvoir à l'intérieur du récit qu'elle fait au tribunal.¹ Elle admet ainsi qu'en découvrant que les Maya avaient vu juste en ce qui concernait la fin du monde censée se produire en 2012, elle n'avait eu aucune envie d'agir contre cette prophétie et avait simplement annoncé la nouvelle aux déesses. Ce sont elles qui avaient décidé de changer le cours des choses et de donner une nouvelle chance à l'humanité. Par la suite, ce sont les sorcières – les femmes ainsi nommées après avoir acquis une agentivité plus étendue – qui avaient été en mesure de renverser la société patriarcale qui les oppressait. Provoquant un « social change that will improve the lives of women, especially the most oppressed and disadvantaged » (Gardiner 8) les sorcières exposent et réalisent l'une des aspirations féministes les plus fondamentales. Si la prise de position féministe est évidente dans le roman, elle ne saurait se faire sans soulever la question de la définition du sujet féminin. Question centrale de la problématique féministe réactivée ces dernières décennies, le sujet féminin a notamment été discuté par certaines théoriciennes postmodernes telles que Luce Irigaray et Julia Kristeva (entre autres) qui, s'inscrivant dans la lignée de Simone de Beauvoir et de son célèbre « On ne naît pas femme, on le devient », renient l'idée d'un sujet féminin prédéfini, essentialiste. Reprenant ce débat au sein même de l'intrigue, Delaume expose les deux conceptions du sujet moderne (essentialiste *versus* socialement construit) dans une discussion qui oppose les déesses les unes aux autres, après que la Sibylle a énoncé les théories de Judith Butler sous la demande d'Athéna :

[La Sibylle –] Ne t'arrête pas à *Trouble dans le genre*. C'est une philosophie importante, mais elle est également sorcière. La "puissance d'agir" linguistique, une forme de magie verbale. Demande à Calliope *Le Pouvoir des mots : politique du performatif*. [...]

Héra – Je vous en foutrais, de Judith Butler et des constructions identitaires libérées des représentations sociales genrées. Je suis la déesse des femmes, référente des épouses et de toutes celles qui se font engrosser dans le cadre d'une union officielle.

Artémis – D'après Wikipédia, t'es surtout une grosse essentialiste, ma pauvre.

Héra – Differentialiste, je préfère.

Artémis – Essentialiste et conservatrice. Très probablement légaliste. Incapable d'exister hors cadres et injonctions. Incapable de se remettre, juste une fois, en question.

Athéna – Essaie d'être un peu réaliste. L'Occident, XXI^e siècle. Défendre et protéger les femmes. Pas faire sa misandre du dimanche, Artémis. Des idées. Des propositions. Essaie d'être un peu constructive. (*Sorcières* 126-7)

À travers l'humour tout à fait delaumien de ce passage, on repère sans difficulté la confrontation des deux grandes conceptions du sujet exposées ici, et plusieurs indices laissent à penser que l'idée d'un sujet féminin transcendantal va à l'encontre de la thèse soutenue dans *Les Sorcières de la République*. En effet, on note tout d'abord qu'Héra est isolée dans son idéologie taxée par Artémis d'« essentialiste », de « conservatrice » et de « légaliste », autant de termes péjoratifs que vient encore appuyer la reprise anaphorique d'« incapable » soulignant l'absolu rejet d'Artémis pour les idées d'Héra, rejet auquel se joint Athéna qui invite la déesse du mariage à être plus « constructive ». À cela s'ajoute l'affiliation de Judith Butler à la figure de la sorcière et la mention de ses textes qui, se faisant juste avant le serment de la théière, s'entendent comme un intertexte fondateur de ce dernier. C'est par ailleurs autour de ce traité, sur lequel repose l'idéologie du Parti du Cercle, que, malgré les différences qui les opposent, les déesses finissent par unifier leurs convictions respectives. Au cœur du serment se fait notamment entendre la négation d'un sujet essentialiste, les déesses de l'Olympe proclamant ensemble :

Je remets mes pouvoirs,
Et je dédie mon nom,
À l'avènement d'un monde où deviendront souverains
~~Les corps dotés d'un utérus.~~
Les cœurs qui battent au féminin.

Nous, âmes femelles antiques,
Ensemble, nous agirons.

Nous sommes le Premier Cercle,
Choeur de sororité, ciment des gynécées,

Désormais au pouvoir les femmes nous porterons. (116-7)

Dans cet extrait, on remarque tout d'abord l'ingénieuse utilisation des pronoms. Le « je » du début laisse imaginer sa multiplication simultanée, puisque les sept déesses font serment au même instant, puis les voix convergent dans le pronom « nous ». Ce « nous » est renforcé par son positionnement emphatique en début de phrase et l'ajout à la ligne suivante du terme « ensemble ». Les mots « cœur » et « ciment » confirment également l'idée d'une unité indivisible. Cet accord momentané des déesses semble alors se placer en exemple, illustrant la possibilité – voire la nécessité – pour les femmes de faire fi de leurs différences afin de pouvoir fusionner dans le même « corps discursif » pour le bien de toutes. Dans le serment, « toutes » – on le comprend par la ligne rayée – ne renvoie pas à un ensemble d'êtres biologiquement identifiés comme appartenant au sexe féminin, mais bien à une communauté de cœur (« les cœurs qui battent au féminin »). Cristallisant un vaste débat sur la définition du genre, l'idée contenue dans cette expansion du nom se présente comme le résultat d'une évolution des mentalités. Ainsi, c'est Artémis qui demande à ce que soit remplacé « les corps dotés d'un utérus » par « les cœurs qui battent au féminin », affirmant à Héra : « Puisque nous nous mettons à jour, avoue que ça ne tient pas. Parfois, dans des corps mâles, suffoquent des âmes femelles. Il faut que Calliope change le texte, c'est aussi injuste qu'excluant » (128). Ne s'arrêtant pas à cette injonction la déesse explique que « [d]un point de vue strictement politique, les âmes ne devraient pas être genrées. Et on devrait rendre souverains les corps exploités, point final » (129). Bien qu'Héra ne semble pas convaincue par les arguments d'Artémis et que les discussions entre les déesses n'aboutissent pas à une définition commune du sujet féminin, la conjugaison de leurs efforts pour qu'advienne la République des sorcières résout implicitement le débat puisqu'il s'agit bien d'une république de sorcières et non de femmes, l'accent étant mis avant tout sur la discursivité des sujets.

La pouvoir de se faire entendre

L'utilisation du personnage de la sorcière par Delaume n'est évidemment pas anodine lorsqu'on sait que pendant des siècles on s'est servi du dénominateur « sorcière » pour placer des femmes sur des bûchers sans même avoir à donner des preuves substantielles de leurs méfaits (Bras-Chopard 97). Se voyant arbitrairement attribuer ce substantif, les femmes l'ont d'abord reçu comme le signe de leur victimisation. Depuis longtemps cependant, la figure de la sorcière a été reprise par divers mouvements féministes² comme le symbole double de l'oppression et de la puissance des femmes. Cette façon de réinvestir les propos haineux de ses détracteurs est ce que Judith Butler nomme, dans son ouvrage *Excitable Speech*, une « subversive resignation » (44); dans cette perspective, la sorcière devient une figure politique qui apparaît en temps de crise. Reprenant d'ailleurs les mots de Jules Michelet, la Sibylle delaumienne s'exclame : « D'où date la Sorcière? Je dis sans hésiter : "des temps du désespoir" » (312).

Dans *Les Sorcières de la République*, le Parti du Cercle est ainsi constitué après que la Sibylle a rendu compte aux déesses de la situation des femmes sur Terre : « Violences. Inégalité en droit. Inégalités sociales. Division sexuelle du travail. Violences symboliques. [...] » (120). La voix de la Sibylle dénonce les conditions précaires de la femme en 2017 sans même renoncer au ton quelque peu désinvolte de l'assertion – voire, dans cet extrait, de la simple énumération assertive. Ce ton, s'il n'est pas constant, revient fréquemment durant son témoignage, teintant son discours d'un fort accent de vérité très peu contesté par ceux qui la jugent.

Cette attitude est d'ailleurs plutôt exceptionnelle dans le cadre d'un procès où la coupable toute désignée se trouve être une sorcière. Comme Armelle Le Bras-Chopard le rappelle dans son livre *Les Putains du Diable*, en règle générale, la parole des femmes jugées pour sorcellerie n'était même pas prise en compte durant les procès

Mulat, Lucie. « 'En magie, demander c'est obtenir' : étude du concept d'agentivité discursive dans
Les Sorcières de la République de Chloé Delaume »
Nouvelle Revue Synergies Canada, N° 12 (2019)

et leur défense n'entraîne presque jamais dans les registres de cour, comme en témoignent les livres démonologiques, tel que le *Malleus Maleficarum* qui rapporte et juge la parole des « sorcières » sans vraiment faire entendre leurs voix (Bras-Chopard 23). *Les Sorcières de la République* semble prendre le contre-pied de cette pratique propre aux procès de l'Inquisition en donnant la parole à la Sibylle qui, en plus de se placer comme la narratrice principale du roman, s'emploie également à monopoliser la parole durant son procès. Les exemples de cette confiscation de la parole par la Sibylle sont légion dans le texte, donnant à lire des dialogues où seule sa voix résonne :

Puis-je me permettre, monsieur le Président, de demander la participation d'un des membres du jury ?
Ce serait beaucoup plus concret, évident et clair pour tout le monde. Mais bien sûr que non, enfin, je ne compte envoûter personne. Que vous ne me fassiez toujours pas confiance, ça me déçoit. (248)

Comme on peut le constater dans ce passage, au-delà du rappel concernant la puissance de la voix de la Sibylle par l'emploi du verbe « envoûter », la parole du Président est totalement éclipsée par le discours de la prophétesse; dans celui-ci, sa parole n'a aucune prise. Rendre muette la voix masculine peut se comprendre comme une sorte de réparation pour le silence qui depuis si longtemps caractérise la voix féminine dans les procès de sorcellerie, mais aussi dans l'Histoire en général. Dès lors, la Sibylle ne se prive pas de réécrire l'Histoire pour tenter d'en donner une version où la femme reprend sa place. Ce faisant, elle va même jusqu'à légitimer son discours en se présentant comme la demi-sœur de Persée et Hésiode, ce dernier étant avant tout connu pour ses textes sur les origines du monde. La Sibylle précise encore : « Hésiode m'a effacée, je ne suis nulle part dans les livres d'histoire » (213) soulignant la trahison de ce dernier à son encontre. Le procès est alors l'occasion pour la Sibylle de prendre sa revanche et de dire la vérité. La parole lui étant enfin donnée, elle explique notamment que Dieu créa Adam et Lilith d'un même geste et assure de cette façon que la femme n'est pas, à l'origine, née de l'homme. Lilith, première femme selon les textes apocryphes, et première sorcière par bien des aspects, est présentée dans le récit de la Sibylle comme une femme non soumise, indûment punie par Dieu pour lui avoir demandé son aide lorsque Adam, refusant de la reconnaître comme son égale, a prétendu la soumettre à sa volonté. Dans cet épisode se trouve, selon la prophétesse, la première injustice faite à la femme, soit la négation de son statut de sujet indépendant dont la parole compte.

Dans le roman de Chloé Delaume, la voix de la sorcière, quant à elle, ne saurait être réduite au silence, ni son pouvoir être renié. La Sibylle le met d'ailleurs en lumière lorsqu'elle dit : « Souvenez-vous qu'en magie : Demander, c'est obtenir » (191). Dans *Les Sorcières de la République*, le pouvoir de cette parole est reconnu, y compris par le gouvernement corrompu qui, s'exprimant à travers la chaîne de télévision Canal National, avertit les spectateurs :

ALERTE ENVOÛTEMENT – Consulté sans appareil critique, le contenu du *Nouveau Commencement*, à l'instar des autres publications du Parti du Cercle, peut représenter des risques de conversion au paganisme chez les moins de 25 ans. (132)

Tournant les pages du livre, les lecteur-riche-s sont aussi sujets à l'influence de cette parole magique et se voient même en position d'user de ce pouvoir performatif en jetant des sorts; ou tout du moins est-ce de cette façon que l'on peut interpréter les multiples répétitions de formules magiques que le lecteur est pressé de prononcer à voix haute :

Lösesegen, Formule de libération, Bénédiction d'Idisen, première Walkyrie : *Insprinc hatbandun, Inuar uigandun* L'Eau est à l'Ouest, l'Air est à l'Est, la Terre au Nord, le Feu au Sud.
Ceci est un rituel. Modifier le réel devient pour vous possible. (274)

Comme le suggère Havercroft dans son article « Quand écrire, c'est agir », il est possible de déterminer plusieurs types d'agentivités littéraires (96); dans le premier extrait cité ci-haut, l'agentivité opère sur un plan intratextuel, la parole étant capable d'agir sur les personnages et de réformer l'intrigue alors que dans l'extrait suivant, celle-ci étend son pouvoir d'action à une dimension extratextuelle car le lecteur a la possibilité de « modifier le réel ». De la même façon, le concept de « verbothérapie® » mis en place par le Parti du Cercle pour garantir l'agentivité des femmes, semble vouloir dépasser le cadre de la fiction puisqu'en le définissant, la Sibylle s'adresse – comme l'utilisation de tournures infinitives et du pronom « vous » tend à l'explicitier – en réalité à tout un chacun; ainsi recommande-t-elle :

d'utiliser la puissance de la langue pour se réapproprier sa capacité d'action. Modifier le réel par les mots, au-delà du *Dire, c'est faire*, donc du performatif. Envisager son existence comme une phrase, résumé,

Mulat, Lucie. « 'En magie, demander c'est obtenir' : étude du concept d'agentivité discursive dans *Les Sorcières de la République* de Chloé Delaume » *Nouvelle Revue Synergies Canada*, N° 12 (2019)

épitaphe. [...] Envisager sa mutation par la prise en main de cette phrase. Dans cette phrase où vous êtes avant toute chose un adjectif, incapable de conjurer votre moi comme vous le souhaitez. (248)

L'effet perlocutoire défini par Austin comme un « act which is the achieving of certain effects by saying something » (120) est, de cette façon, transfiguré; mais cette transfiguration n'est possible qu'à la condition de disposer d'un espace adéquat pour que celle-ci s'accomplisse. Dans *Les Sorcières de la République*, l'agentivité du sujet discursif féminin est alors assurée par l'accès qui lui est donné à un nouvel espace : « l'espace culturel ».

Un troisième espace d'expression

La notion d'espace est au centre des réflexions qui entourent notamment le concept même d'agentivité. Résumant la répartition traditionnelle de l'espace qui attribue aux hommes l'espace public et aux femmes l'espace domestique, Gillian Rose affirme, dans son essai *Feminism & Geography: The Limits of Geographical Knowledge*, que « one of the most oppressive aspects of everyday spaces is the division between public space and private space » (17). En effet, si les femmes ne sont pas capables de trouver une place dans l'espace public, comment sont-elles supposées utiliser leur agentivité à des fins politiques ? Pour déconstruire ce partage binaire de l'espace, Delaume ajoute une troisième sphère qui fait alors figure de pont entre les deux premières : la sphère culturelle.

À plusieurs reprises la Sibylle met en évidence que le Parti du Cercle a assis son pouvoir en développant cette sphère, allant même jusqu'à prendre le statut d'« association culturelle » afin de « [p]romouvoir, soutenir et transmettre des pratiques et des savoirs féministes ancestraux, tout en contribuant à leur modernisation effective et à la défense de leur patrimoine » (238). Établissant son quartier général au Club Lilith, conçu comme « un espace ouvert au public, un bar-galerie-librairie-scène ouvertes » (238), le Parti du Cercle s'applique, avant tout, à transmettre le savoir en encourageant la créativité féminine. La Sibylle précise ainsi : « on proposait des tas de *workshops*, de créations collectives d'ateliers » (244); expositions, spectacles de musique, de poésie sonore, de danses, concerts, concours de costumes sont autant d'exemples donnés dans le roman. S'accordant aux idées de Susan Hekman qui soutient que « [t]he question of agency is inseparable from the question of creativity. Agents are subjects that create, that construct unique combinations of elements in expressive ways. » (203), le parti féministe donne également une dimension spatiale à cette créativité en l'associant de toutes les façons imaginables aux réseaux de communications. En créant une page Facebook, un catalogue, une ligne éditoriale et en se voyant attribuer un diffuseur qui lui est propre (*Sorcières* 245), le Parti du Cercle – ou plus largement l'agentivité féminine qu'il promeut – parvient ainsi à « infiltr[er] le réel de moult espaces culturels » (277). Les femmes n'ont alors même pas besoin de quitter leur domicile pour agir hors de celui-ci et faire entendre leur voix. C'est ainsi que, devenues sorcières, elles suivent les instructions d'Aphrodite, qui réclame qu'on « fa[sse] en sorte que tout soit féminisé. À commencer par les espaces publics. » (130). C'est encore la création d'une nouvelle constitution, soit la parole des femmes faite loi, qui vient remettre le pouvoir d'action de celles-ci au centre des amendements en assurant leur protection et leur avancement dans le monde politique. Dans la République des sorcières, la loi facilite d'ailleurs « l'accès des femmes compétentes aux mandats électoraux et fonctions électives, ainsi qu'au responsabilité professionnelles et sociales » et « [q]uiconque entraverait la loi s'expose à de lourdes poursuites » (316-317).

Sous la plume acérée de l'autrice, cette nouvelle portée donnée au langage montre toute son implacable puissance à la fin du roman lorsqu'Adeline, subissant les abus sexuels de son père, décide de mettre fin aux sévices de ce dernier en le tuant. S'en suit alors l'une des scènes d'humour noir les plus jouissives du roman, montrant Corine, la mère, s'affairant à transformer le cadavre en délicieux plats. Reprenant le motif du cannibalisme si prépondérant dans la représentation des sabbats (Federici 323), Delaume écrit :

Corrine avait cuisiné toute la nuit, frénésie créative, marinade, bain-marie. Enora, [sa deuxième fille] lavait la moquette pendant que les grosses pièces de rôtis doraiement lentement dans le four. Après le plancher, la planche, le couteau, les tranches, le hachoir, les cubes. [...] L'appartement sentait le thym, le laurier, le romarin, le civet, le velours de la sauge. Même les reflux de Javel leur paraissaient soyeux, confortables, apaisants. (333-334)

En faisant de l'acte anthropophage une parodie de scénette ménagère, l'écrivaine parvient dans un seul mouvement à subvertir non seulement l'imagerie traditionnelle des sabbats, mais aussi la distribution genrée des tâches et devoirs attachée au contrat marital des sociétés patriarcales. Au cœur de cette transgression, la complicité féminine est encore soulignée par l'attitude d'Adeline qui, soutenant l'initiative maternelle, poste sur

les réseaux sociaux le : « #lessorcièresauxfouneaux#papaàlacasserole » (335). Véritable clin d'œil au phénomène #balancetonporc, le hashtag d'Adeline se fait manifester et exploite l'espace médian de la toile (qui joint sphère privée et sphère publique) pour lancer un cri de ralliement.

Cette idée d'une collusion des esprits et des voix s'inscrit également dans l'appel à la sororité au cœur des *Sorcières de la République*, la Sibylle rappelant que la sororité : « c'est très sérieux chez les sorcières; fondamental, la base de tout » (189). Replaçant la solidarité au centre de l'activisme féministe, le roman invite à repenser les priorités de ce mouvement, sans que soient pour autant reniées les différences existant entre les femmes puisque la sororité se situe justement « à l'intersection de toutes les minorités opprimées du pays » (311). Si comme l'indique Delaume dans son dernier livre, *Mes biens chères sœurs*, « [l]e patriarcat bande mou » (9), il reste encore aux femmes à reconsidérer les rapports qu'elles établissent entre elles pour qu'advienne enfin une société égalitaire. Appelant à la fin « des rapports verticaux » et à « se penser sœurs » (*Sorcières 77*), Delaume assure que c'est par le langage, celui qui se déploie notamment sur les réseaux sociaux et engendre des vagues de solidarité à l'image du phénomène #metoo, que les femmes parviendront à faire diminuer le sexisme. La devise de la République des sorcières, « Liberté, Parité, Sororité » (*Sorcières 318*), met alors en lumière l'interdépendance existant entre la solidarité féminine, la fin de l'iniquité et la libération des femmes, libération qui, comme l'infère cette nouvelle devise, passe par une récupération du pouvoir des mots.

Dans l'écriture même du roman, Delaume s'approprie le langage pour développer la sphère culturelle tout en assurant une connivence avec les lecteur·rice·s. Pour ce faire, elle multiplie de façon ludique les références culturelles dans le récit. Les allusions à des chansons, des publicités, des émissions télévisées, etc., se retrouvent partout dans *Les Sorcières de la République*. Par exemple, pour introduire ses chapitres – qui se présentent dans le roman par une alternance de cinq jours et de cinq nuits – l'autrice reprend le nom de programmes télévisés très populaires en France qu'elle subvertit en les modifiant (l'émission « Bienvenue chez nous » devient « Bienvenue chez vous », [7]) ou en les gardant tel quel (« Le jour où tout a basculé », [324]). La cinquième nuit – ou le dernier chapitre si l'on préfère – est encore introduite par une citation tirée de la série télévisée *Buffy contre les vampires* qui invite « celles qui étaient soumises » à devenir des « tueuses » (349). Quant aux références musicales et autres paroles de chansons, elles se comptent par dizaines dans le roman; y figurent, par exemple, les paroles du célèbre single, *Wannabe*, des Spice Girls (« So tell me what you want, what you really really want », [146]) et le tube des années 1980 de Michel Berger, *La groupie du pianiste* (331). La réelle ingéniosité de ces divers intertextes populaires est de se mélanger à d'autres références culturelles extraites, cette fois, de la mythologie et même du domaine politique. De cette façon, célèbre tueuse de vampire, anciens présidents de la République (Sarcozy, Hollande : [187]) et Némésis (314) se côtoient de manière humoristique dans le roman. L'humour qui en résulte souligne la portée politique de ce brassage culturel. Utilisant en effet des expressions figées du langage courant, telles que les titres d'émissions télévisées ou les paroles de chansons populaires, Delaume pioche dans les *outils* (Butler, 1990 : 145) posés là dans l'espace culturel, créant un langage inédit qui « create[s] the possibility of resistance because nonhegemonic discourses can be used to destabilize and subvert hegemonic discourse » (Hekman 204). Recréant, au sein de son roman, une société dystopique dénaturée par la surmédiatisation des échanges sociaux (réelle critique de la société occidentale actuelle), l'utilisation répétée d'un langage produit justement par ces instances médiatiques se comprend alors comme un moyen de désamorcer ce type de communication, l'exagération de son emploi renforçant sa résonance subversive. Par ailleurs, ces références culturelles permettent à Delaume de créer un espace remplaçant des figures féminines – qu'elles soient d'origines mythologiques ou fictionnelles – au sein du discours, et d'entretenir une complicité avec les lecteur·rice·s qui, peu importe leur bagage culturel, peuvent identifier les références qui leurs sont familières.

Pour conclure

On peut donc affirmer qu'en réinvestissant la figure de la sorcière, qu'elle détache du discours patriarcal judéo-chrétien, Chloé Delaume parvient à construire un sujet féminin dont l'agentivité repose sur sa capacité à donner une portée à sa voix. Chargée de vérité, celle-ci est en mesure de réécrire l'Histoire tout comme de modifier le présent et consécutivement le futur; créative, elle permet de trouver de multiples moyens d'expression pour lutter contre l'hégémonie du discours dominant. C'est également en unissant leurs voix respectives sous la bannière de la sororité que le pouvoir de la parole des femmes peut atteindre son acmé et transfigurer leurs différences. À l'heure où la société devient de plus en plus individualiste, Delaume semble, en écrivant *Les Sorcières de la République*, nous inviter à utiliser tous les moyens de communication qui pourraient nous diviser pour, au contraire, renforcer notre solidarité. La dissolution du Parti du Cercle, qui se produit à la suite des assassinats commis par les femmes et qui donne tout le poids d'une dystopie au roman, vient cependant rappeler que cette solidarité ne peut se faire aux dépens d'autres individus et met en garde les femmes contre le fait de se

Mulat, Lucie. « 'En magie, demander c'est obtenir' : étude du concept d'agentivité discursive dans *Les Sorcières de la République* de Chloé Delaume » *Nouvelle Revue Synergies Canada*, N° 12 (2019)

transformer en « mamatrone[s] »³ (*Sœurs* 77). Lectrice de Virginie Despentes, Delaume illustre dans son roman ce que celle-ci affirmait déjà dans *King Kong théorie*, à savoir que « [s]a puissance ne reposera jamais sur l'inféodation de l'autre moitié de l'humanité. » (Despentes 136). C'est aussi en invalidant la violence physique des femmes, que l'autrice des *Sorcières de la République* nous indique que la parole est encore la meilleure arme et que « [q]ui possède le langage possédera le pouvoir » (*Sœurs* 27). Les facultés surnaturelles de la sorcière – qui au fond résident essentiellement dans ses formules magiques – prennent alors, à la lecture, une valeur toute symbolique, nous signifiant que notre pouvoir d'action, fondamentalement expressif, est d'une puissance insoupçonnée.

Notes

¹ Comme on l'expliquera en détails par la suite, c'est en réalité en tant qu'instance narrative que son agentivité se manifeste.

² On peut penser aux féministes italiennes des années 1970 regroupées derrière le slogan « Tremate, tremate, le streghe son tornate » (« Tremblez, tremblez, les sorcières sont de retour »), à la revue française *Sorcières* créée par Xavière Gauthier en 1975 ou, plus récemment, aux écoféministes avec notamment la militante Starhawk et au groupe féministe W.I.T.C.H. (Women's International Terrorist Conspiracy from Hell) fondé à Portland en 2016.

³ Le terme est employé par Delaume dans son manifeste féministe, *Mes biens chères sœurs*, pour identifier les femmes qui utilisent leur pouvoir pour dominer autrui et instaurer des rapports de forces qui miment ceux du patriarcat.

Bibliographie

Austin, John L. *How to Do Things with Words*. Oxford University Press, 1962.

Bras-Chopard (Le), Armelle. *Les Putains du Diable : Le procès en sorcellerie des femmes*. Plon, 2006.

Bechtel, Guy, *Les quatre femmes de Dieu : La putain, la sorcière, la sainte & Bécassine*. Plon, 2000.

Butler, Judith. *Excitable Speech: A Politics of the Performative*. Routledge, 1997.

---. *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*. Routledge, 1990.

Delaume, Chloé. *Les Sorcières de la République*. Seuil, 2016.

---. *Mes biens chères sœurs*. Seuil, 2019.

Despentes, Virginie. *King Kong théorie*. Grasset & Fasquelle, « Le livre de poche », 2007.

Federici, Silvia, *Caliban et la Sorcière : femmes, corps et accumulation primitive*. Traduit par le collectif Senonevero, Entremonde/Senonevero, 2014.

Gardiner, Judith Kegan, éditrice. *Provoking Agents: Gender and Agency in Theory and Practice*. University of Illinois Press, 1995.

Havercroft, Barbara. « Quand écrire, c'est agir : stratégies narratives d'agentivité féministe dans *Journal pour mémoire* de France Théoret. » *Dalhousie French Studies*, vol. 47, Summer 1999, pp. 93-113.

Hekman, Susan. "Subjects and Agents: The question for Feminism." *Provoking Agents: Gender and Agency in Theory and Practice*, édité par Judith Kegan Gardiner, University of Illinois Press, 1995, pp. 94-207.

Michelet, Jules. *La Sorcière*. 1862. M. Didier, 1952-56.

Rose, Gillian. *Feminism & Geography: The Limits of Geographical Knowledge*. Polity Press, 1993.

Mulat, Lucie. « 'En magie, demander c'est obtenir' : étude du concept d'agentivité discursive dans
Les Sorcières de la République de Chloé Delaume »
Nouvelle Revue Synergies Canada, N° 12 (2019)